

Nicole NIVELLE \*

## Langue nationale et langue d'Etat. Reflets de la question dans la presse marseillaise du XIX<sup>e</sup> siècle

Au XIX<sup>e</sup> siècle on le sait le statut des langues de France semble à jamais fixé. Le statut ou plutôt son absence puisque le français seul doit demeurer, non pas langue d'un peuple mais langue d'une nation selon le concept totalitaire d'Etat-Nation<sup>1</sup>. On sait aussi que la langue de communication entre peuples soumis au même joug sera souvent celle du colonisateur : ce fut vrai du latin, par exemple, cela l'est du français, de l'anglais etc... J'ai cependant tenté de relever dans la presse marseillaise les faits, les traits qui marquaient cette contrainte, dans une presse majoritairement écrite en français, dans une ville où la langue du travail était bien l'occitan<sup>2</sup>.

Langue d'Etat<sup>3</sup>, le français est *a priori* la langue du sérieux, et la plupart des titres en français le sont : *Le Phocéen*, *Le Citoyen*, *Le Sémaphore*, *La Publicité*, *Le Spectateur du Midi*.... Quant aux titres en occitan : *La Sartan*, *Zou*, *Lou Descaladaire*.... il le sont beaucoup moins.

Pourtant aujourd'hui encore, il y a deux notions différentes : "la lenga nòstra" et le français, qu'on ne songe jamais à appeler "notre langue" même si l'on n'a jamais su qu'elle. Au siècle dernier il y avait à Marseille, et ailleurs

---

\* CNRS, URA D 1052, Université Paul-Valéry, BP 5043. 34032 MONTPELLIER CEDEX 1.

sans doute, le provençal, ou “lenga nòstra”, et le français ou “langue nationale”.

Il était indispensable à un Etat aussi coercitif que l’Etat français d’imposer, pour se faire mieux obéir, une seule langue. Aujourd’hui où les puissants ont besoin pour leurs aises de casser l’appareil d’Etat, ils cassent aussi le français et il suffira désormais de comprendre quelques ordres simples, donnés dans la langue d’un maître, pour participer à un processus complexe de création, de fabrication, à sa place étroite et sans y pouvoir réfléchir.

\*  
\* \*

Comment donc la presse marseillaise du siècle dernier utilise-t-elle l’un et l’autre parler ?

Tous les articles peuvent être en provençal, articles sérieux ou pas. La presse en occitan cependant me paraît plus accueillante au français que l’inverse. Dans les journaux écrits en français, il arrive que l’occitan émerge ; on parle provençal par connivence ; en racontant une blague par exemple, car l’occitan est la langue de l’intimité pour ceux dont elle est la langue maternelle :

“FABLO EXPRESS  
Un moudèlè dè chanço  
Un hommè qu’aviet fa déjà quatrè meinagi,  
Estent toujou c...ountent d’ouo proumier ouo dernier,  
Si rémaridet, Maï vèro ben davantagi.  
Mouralita  
La peïro toumbo ouo clapier.”<sup>4</sup>

La blague est souvent aussi basse que possible car on ne saurait vraiment être provençal et distingué. “*Barjavèu*, écrit un rédacteur de *Zôu*, vòu dire dins nouesto lengo : barjaire, qu blago voulountié senso rimo ni reseon. Maï noueste illustre coumpatrioto es tróup figoula per s’acountenta de talo definiçien de soun noum... Es prou clar que *Barjavèu* derivo de l’american *bar*, liquouristo, e d’ou francés *javelle*, poungado de blad serra”. On croirait lire un moderne, et sérieux, dictionnaire étymologique français.

On écrit en français et on glisse un mot ou une expression qui font que “m’as compris”, ou bien encore une exclamation comme celle-ci : “La ville a été dans une forte pénurie d’eau, tous ces jours-ci, par la simple raison que M.

